La Comédiathèque

Happy dogs

Jean-Pierre Martinez



comediatheque.net

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr

Happy Dogs

Jean-Pierre Martinez

Un homme qui a perdu ses papiers à la suite d'un banal quiproquo enquête pour retrouver son identité, avant de se résigner à devenir quelqu'un d'autre. Entre roman noir et fantastique. Un court récit à la première personne, tragiquement drôle, qui peut aussi être mis en scène comme un monologue théâtral.

© La Comédiathèque

Il fait un froid. À ne pas laisser un chien dehors. Pourtant, des chiens, il y en a déjà plusieurs, devant la porte close de Happy Dogs. Des caniches surtout. Des blancs, des noirs. Enfin, d'autres races aussi. Je ne sais pas, les chiens, je ne connais pas trop. Je sais juste que les toutous à sa mémère, c'est le gros de la clientèle des salons de toilettage. Comme les mémères sont le gros de la clientèle des coiffeurs pour dames. D'ailleurs, ces caniches-là ont à peu près la même coupe que leurs maîtresses. Le même petit manteau, aussi. Je n'ai rien contre les petits chiens, remarquez. Ni contre les petites vieilles. Mais moi, sur le trottoir, je suis le seul à ne pas avoir de manteau. Comme un con, je me suis dit que ce n'était pas la peine. Happy Dogs, c'est en bas de chez moi, et ça ouvre à dix heures. Je pensais juste descendre et remonter. Mais il est dix heures et quart, et la porte est toujours fermée. Je pourrais revenir, bien sûr. Mais maintenant que je suis là. La patronne va sûrement arriver avec les clefs, en nous servant une excuse bidon : j'ai raté mon bus, mon petit dernier a la grippe, ou ma mère en est morte cette nuit. Mes condoléances, mais en attendant, moi je me les gèle.

Je sais ce que vous pensez : pourquoi faire la queue par moins cinq devant le rideau fermé d'un salon de toilettage quand on n'a pas de chien ? Même chez le coiffeur, moi, je n'y vais qu'une fois par an. Et s'il y avait la queue ce jour-là, croyez-moi, je remettrais sûrement ça à l'année d'après. Donc, si je suis là, figurez-vous, ce n'est pas pour draguer les mémés. Vous me prenez pour qui ? Non, je viens chercher un paquet, tout simplement. Happy Dogs, c'est mon point de livraison. Aujourd'hui, avec la désertification des centres-villes, il faut bien que les petits commerces arrondissent leurs fins de mois. Alors pour résister quelques semaines de plus à la faillite, avant de baisser définitivement le rideau et d'ouvrir le gaz, ils font aussi point de dépôt. Un tabac, une supérette, un fleuriste... Maintenant, on peut retirer ses colis juste en bas de chez soi. Ça peut être n'importe où. Dans n'importe quelle boutique. Enfin, peut-être pas un sex-shop, une poissonnerie ou les pompes funèbres. Mais il faut avouer que c'est bien pratique, plutôt que d'aller faire la queue à la poste. Quand la taulière ouvre son bordel à l'heure, évidemment, parce que là... À la poste, au moins, j'aurais la queue au chaud. Et tous ces malheureux clébards aussi.

Un jeune boutonneux, la capuche relevée sur la tête, arrive sans se presser, dégoulinant de sueur malgré le froid polaire et son allure nonchalante. Il extirpe lentement un trousseau de clefs de la poche de sa parka informe. Pendant qu'il essaie maladroitement de les introduire l'une après l'autre dans la serrure, sans prendre la peine d'enlever ses gants, il nous explique que son réveil n'a pas sonné. À l'entendre, ce serait lui la victime. Je ne sais pas s'il y a déjà eu des recours collectifs en justice contre les fabricants de réveils qui refusent de sonner ou d'oreillers qui tombent en panne. Il doit avoir dans les seize ans. Dix-huit peut-être. Ou alors vingt. J'ai un peu de mal avec les âges. Pour les Blancs, tous les Noirs se ressemblent. Pour les vieux, tous les jeunes ont le même âge. Celui-là est plutôt grand. Un peu obèse. Enfin, je ne sais pas si on peut être un peu obèse. Parce qu'obèse, c'est déjà énorme. Disons assez gros, alors. Le visage poupin. Je ne suis pas sûr non plus de savoir exactement ce que ça veut dire, poupin, mais je trouve que ça décrit très bien sa petite gueule de con joufflu, mangée par des cheveux plutôt longs et franchement gras. Et puis merde, si

vous préférez vous taper des pages de descriptions, avec des tas de mots rares dont l'auteur a pris la peine de vérifier la signification exacte dans le dico, vous n'avez qu'à relire Zola. Les dictionnaires, plus personne ne les ouvre de nos jours. On regarde sur Internet. Entre deux orthographes, on choisit celle qui a le plus d'occurrences, en se disant que c'est sûrement la bonne. Partant du principe très démocratique que la majorité ne peut jamais avoir tort contre la minorité. Qu'une erreur, quand elle est à ce point plébiscitée, ne saurait être que la règle de demain. Et qu'une faute de goût, quand elle est adoptée par une élite, finira par s'imposer comme le nouveau standard de l'élégance. C'est comme ça que dans un certain milieu, on en est arrivé à porter des mocassins à pompons. Sans chaussettes.

L'ado attardé, lui, porte des rangers. Il est habillé tout en noir, façon paramilitaire. Toute la panoplie du no-life qui se balade dans la vie comme dans un jeu vidéo, les yeux rivés sur l'écran et le doigt sur la gâchette. Bref, il a l'air carrément zarbi. Je le verrais bien sur un campus américain avec un fusil mitrailleur en train de faire un carton sur tout ce qui bouge, à commencer par les profs qui l'ont humilié, les copains qui l'ont harcelé sans raison, et les filles qu'il a harcelées sans résultat. Mais vous imaginez un meurtre de masse dans un salon de toilettage pour chiens ? Je vois déjà les gros titres. Massacre chez Happy Dogs : six victimes, dont trois pékinois, deux danois et un lévrier afghan. Leur maîtresse, de race inconnue, est entre la vie et la mort. Non, ça ne ferait pas sérieux. Même l'État islamique refuserait de revendiquer. Pourtant, la chanson des Talking Heads résonne dans ma tête : *Psycho Killer*... Qu'est-ce que c'est ? Je ferais mieux de partir en courant.

Ça y est, le psychopathe a enfin trouvé la bonne clef. La porte s'ouvre et tous les clebs se mettent à aboyer en chœur. Comme j'étais le premier, je m'apprête à m'engouffrer juste derrière le cerbère, mais une femme me prend de vitesse en espérant me griller sur le poteau. Je ne l'avais pas vue venir, celle-là. Elle non plus n'a pas de chien. Je lui barre le passage. Désolé, mais j'étais avant vous, et je suis un peu pressé... Elle s'écarte avec un sourire ironique. Je ne dois pas avoir l'air de quelqu'un qui a des trucs urgents à faire. Excusez-moi, je ne savais pas qu'il y avait un numéro d'ordre. Je la précède donc dans la boutique, suivi par une meute de clébards en furie. J'ai l'impression de participer à une chasse à courre, dans le rôle du sanglier. Je crois même qu'un de ces roquets m'a mordu les jarrets. Je préfère mépriser.

À peine entré, je suis pris à la gorge par l'odeur à vomir qui imprègne jusqu'au papier peint décollé de ce minable salon de coiffure pour chiens. L'odeur de clebs, c'est pire que l'odeur de clope. Vous avez beau passer l'aspirateur pour enlever les poils, lessiver au désinfectant, et tout asperger de désodorisant, ça ne s'en va jamais complètement. Vous êtes déjà monté dans la bagnole d'un propriétaire de berger allemand ? Même si le clébard est mort depuis trois mois, ça pue encore. Je veux dire, même si le cadavre n'est pas resté dans le coffre pendant tout ce temps, et que cet amateur de chiens policiers n'est pas fumeur de Gauloises par-dessus le marché. Je retiens ma respiration. Mais au bout d'un moment, il faut bien respirer. Et je sens que c'est bien parti pour que ma présence ici excède largement mes faibles capacités à tenir en apnée. Je veux juste récupérer mon colis, sortir de ce chenil, et retourner dans ma niche. Mais le pervers qui pourrait abréger mes souffrances n'est pas pressé de

conclure. Il a déjà disparu dans l'arrière-boutique. Sans doute pour débrancher l'alarme et rebrancher la machine à café. J'ai le temps de regarder autour de moi. Pour ne pas croiser le regard de la femme que je viens de bousculer, je détaille le matériel en exposition, comme si j'étais intéressé par la marchandise. Des accessoires en cuir, des colliers cloutés, des chaînes, des laisses... Si je ne savais pas que j'étais chez Happy Dogs, je me croirais dans une boutique sado-maso. Version zoophile, vu l'odeur de ménagerie.

Le serial killer en emploi jeune revient avec un sourire commercial. C'est à qui le tour ? J'exhibe aussitôt le bout de papier sur lequel j'ai griffonné le numéro de commande que j'ai reçu par mail. Il le prend et y jette un coup d'œil distrait. Alors, un colis au nom de... Il relève la tête. Il y a d'autres livraisons ? Ça m'évitera de faire un aller-retour. Trop contente, ma rivale brandit aussi son sésame, comme si c'était le numéro gagnant du dernier tirage de l'EuroMillions. Elle me lance un sourire revanchard. Finalement, malgré ma grossièreté, je n'aurai même pas la préséance. Je peux voir vos cartes d'identité, s'il vous plaît ? Je lui tends la mienne avec méfiance, hésitant légèrement avant de la lâcher. Il tire un peu plus fort pour me l'arracher, avec un sourire sadique. Il a toujours ses gants. Pour éviter de laisser ses empreintes quelque part ? De toute façon, si je veux mon colis, je n'ai pas le choix. Il prend nos deux cartes, les met dans sa poche et, avant de repartir, il s'adresse à la meute. La patronne arrive tout de suite. Elle va s'occuper de vous. Les clébards redoublent leurs aboiements. Je n'ai toujours pas compris si c'était pour manifester leur impatience de se faire tondre, ou dans l'espoir vain de s'épargner cette épreuve. Le chien, ce n'est pas toujours facile à comprendre.

Le gros lard revient avec deux paquets de tailles à peu près équivalentes, empilés l'un sur l'autre. Eh ben, c'est lourd ! Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Tu crois que je vais te le dire, connard ? On n'est pas à la douane, et tu n'es pas flic. Ma concurrente, plus aimable, ou désireuse de prendre définitivement l'avantage sur moi, l'informe que ce sont des livres. Le type s'en fout, évidemment. Je ne suis même pas sûr qu'il sache lire. Il pose les deux cartons sur un coin de comptoir, et dégaine son terminal électronique pour nous faire signer le reçu. Pendant que je m'escrime à griffonner un paraphe à peu près lisible sur l'écran minuscule, à l'aide d'un stylet format coton-tige attaché au terminal avec un élastique trop court, j'observe avec inquiétude les deux cartons en équilibre instable. Revenant à l'écran, j'examine le résultat de mes efforts. Personnellement, je ne reconnaîtrais pas là ma propre signature. J'aurais aussi bien pu faire une croix. Mais apparemment, tout le monde s'en moque. On appelle ça le progrès. Un bruit sourd détourne mon attention de l'écran. Les deux cartons viennent de se casser la gueule. Le gros boutonneux en ramasse un et me le met d'office dans les bras. Je lui lance un regard furibard. Je vous signale que c'est fragile ! J'espère que c'est bien emballé, parce que sinon... Il me répond sur un ton ironique : Le principal, c'est que personne n'a été blessé. C'est vrai que si l'un de ces clebs de la taille d'un gros rat avait pris ce carton sur la gueule, je crois que ç'aurait été son dernier rendez-vous chez le coiffeur.

Pressé de partir, je me dirige déjà vers la sortie. Le type me rappelle avec un air rigolard. Votre carte ! C'est vrai, j'avais oublié. Qu'est-ce qu'il avait besoin d'embarquer mes papiers dans son arrière-boutique, aussi ? Pour quoi faire ? Pour contrôler mon identité ? Des fois que je me sois fait livrer par Colissimo une bombe à retardement réglée sur la quarante-neuvième heure. Je prends la carte, je la fourre dans ma poche, et je sors sans regarder personne, mon carton dans les bras. Ça y est, je suis dans la rue. Sauvé. Je prends une grande bouffée d'air frais. Je préfère encore les particules fines à cette odeur de chien...

Je remonte aussitôt chez moi. Cinquième sans ascenseur. C'est vrai qu'il est lourd, ce putain de carton. Je le pose dans l'entrée. Il faudrait que je me mette à travailler, mais je n'ai pas le courage d'ouvrir mon paquet cadeau maintenant. Je vais d'abord prendre un bon bain, pour me réchauffer. Et changer de vêtements. J'ai l'impression de sentir toujours le chien. Je plonge dans l'eau brûlante. Maintenant, je sens le chien mouillé. Le chien chaud. J'aurais dû profiter que j'étais en bas pour prendre un café, ça m'aurait réveillé un peu. Mais je suis déjà assez énervé comme ça. Je m'endors dans l'eau tiède. Et je fais un rêve bizarre. Je suis romancier. En tout cas, je le serai quand j'aurai écrit mon premier roman. Pour faire des gâteaux ou pour déboucher les chiottes, vous allez à l'école, et vous en sortez avec un CAP de pâtissier ou de plombier. Et après, vous faites des gâteaux ou vous pompez la merde. C'est simple. Romancier, il n'y a pas de CAP. C'est comme pour les psychanalystes. Pour devenir auteur, c'est comme pour devenir compagnon. Il faut d'abord faire son grand œuvre. Sauf que là, en fait de compagnonnage, vous êtes tout seul. C'est au pied du mur qu'on reconnaît le maçon. Et en haut de la page blanche qu'on reconnaît l'écrivain. Devenir auteur, c'est passer des pages blanches aux pages jaunes. D'une existence anonyme à un métier en vue. Tant que vous n'avez rien écrit, vous n'êtes qu'un mythomane ordinaire, condamnable pour pratique illégale des vérités alternatives. Et tant que vous n'avez pas vendu un bouquin, vous n'êtes qu'une prostituée travaillant gratuitement faute d'amateurs à qui vendre ses charmes. Pour l'instant, je ne suis qu'un inconnu qui doit se faire un nom. Et je n'ai pas le début d'une première idée pour mon premier roman...

Je me réveille dans l'eau glacée. Combien de temps j'ai dormi ? J'aurais pu me noyer. La police aurait sans doute conclu à un suicide. Mourir par inadvertance après s'être assoupi dans son bain, ce n'est pas très glorieux. Il est mort comme il a vécu : bêtement. Est-ce qu'il vaut mieux qu'on pense à un accident stupide ou à un ultime acte de liberté ? Mais pourquoi est-ce que je parle au présent ? Je ne suis pas mort, non ? Je ne vais pas tarder à mourir si je reste encore cinq minutes dans ce fluide glacial. Moi qui voulais me réchauffer, c'est réussi. Je sors de l'eau, je me frictionne, et je m'habille. J'ai faim. Le frigo est tellement vide que je me demande vraiment pourquoi je le laisse encore branché. Quelle heure est-il ? Ma montre est arrêtée. La pile est morte. C'est curieux, la durée de vie d'une pile. Ça peut aller jusqu'à cinq ans, paraît-il. Cinq ans. Un peu comme les élections. Suffisamment pour oublier les promesses qui n'ont pas été tenues. Mais pas assez pour que s'estompe le sentiment d'avoir été trahi. Quand la pile s'arrête, je me demande toujours : c'est quand la dernière fois où j'ai changé la pile ? C'était où ? Je faisais quoi ? J'étais avec qui ? Est-ce que j'étais plus vivant que maintenant ? Plus heureux ? Combien de piles de

montre ou de pacemakers j'ai encore devant moi avant que ce soit la dernière ? Je n'ai pas le courage de descendre au tabac pour racheter une pile. Et puis je ferais mieux de changer directement la montre. Quand on change la pile, en général, la montre n'est plus étanche. Je ne fais pas de plongée sous-marine, mais s'il faut que je retire ma montre à chaque fois que je prends un bain... Je commande une pizza. Ce n'est sûrement plus l'heure du petit déjeuner, de toute façon. Il faudrait que je me mette à bosser. Je n'ai pas envie. Quand j'aurai bouffé, on verra.

J'allume la télé en attendant. Oh non... Les élections, justement. La primaire du centre. Sept nains qui se chamaillent pour savoir qui aura le droit d'embrasser la Marianne. Alors que leur seule chance d'être à la hauteur, ce serait de se monter les uns sur les autres. De quoi retourner dans mon bain après avoir avalé un tube de somnifères. J'éteins la télé. Le carton est toujours là, dans l'entrée. Je m'apprête à l'ouvrir, mais on sonne à la porte. C'est la pizza. Enfin, elle n'est pas venue toute seule. Sur le palier, il y a un type avec un casque sur la tête et un carton de pizza entre les mains. Je n'ai plus de liquide. Je peux vous faire un chèque ? Le type me demande une pièce d'identité. Il doit prendre le numéro. Décidément, ce n'est pas mon jour. Tout le monde doute de mon identité, même les livreurs de pizza. Bientôt, au tabac du coin, le serveur me demandera mes papiers avant de consentir à me servir un express.

Le Daft Punk regarde ma carte avec un air suspicieux. Puis mon visage. Puis de nouveau ma photo. Il y a un problème ? Il me rend la carte et s'en va, apparemment pressé. Drôle d'impression, tout de même. Un inconnu avec un casque intégral sur la tête qui me demande de prouver mon identité, là, juste sur mon palier. J'ai cru qu'il n'allait pas me laisser rentrer chez moi. Je comprends ce que doit ressentir un Mexicain arrêté par un motard avec de faux papiers sur le bord de la route 66. D'accord, la route 66, pour un Mexicain, ce n'est pas du tout la direction. Mais je n'ai pas dit non plus que j'avais des connaissances particulières en géographie. La route 66, c'est la seule que je connais. Avec la nationale 7. Quoi, qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? Je jette un regard distrait à la carte qu'il vient de me rendre. Et j'ai un mouvement de recul. À la place de ma photo, là, il y a celle d'une femme entre deux âges...

Heureusement, le type a quand même accepté de me laisser la pizza. Et de me rendre la carte. Qu'est-ce qu'il aurait bien pu en faire de toute façon ? Je veux dire de la pizza. La refourguer réchauffée à un autre client ? C'est déjà pas terrible quand ça sort du four la première fois. D'après l'odeur, elle est passablement carbonisée. La remettre au four, ce serait pour une incinération. Il m'a sans doute pris pour un détraqué. Ou pour un transgenre. C'est sûrement pour ça qu'il m'a laissé la pizza. De peur d'être poursuivi pour discrimination par le mouvement LGBT. Il a dû croire à une opération de testing. Ou alors il était juste pressé de partir de cette maison de dingue. C'est vrai que c'est une histoire de fou. C'est qui, cette bonne femme ? Qu'est-ce que je fous avec sa carte d'identité, et où est passée la mienne ? Bon, ce n'est pas très compliqué à deviner. Ma seule sortie de la journée, c'était chez Happy Dogs. Ce crétin m'aura refilé la carte de quelqu'un d'autre. Qui sera reparti avec la mienne. Allez savoir s'il ne l'a pas fait exprès, ce petit vicelard. Et pourtant je m'en méfiais. Mais alors là... Comment j'aurais pu deviner qu'il allait me refourguer une

fausse carte d'identité ? Enfin, c'est sûrement une vraie, mais ce n'est pas la mienne. Alors qu'est-ce que ça change ? Il faut que je retourne là-bas avant que ça ferme.

Je dévale les escaliers quatre à quatre, furieux. Finalement, c'est une chance que ce livreur de pizza m'ait demandé mes papiers, parce que sinon... En général, on ne passe pas son temps à vérifier si sa photo n'a pas changé sur sa carte d'identité. C'est nous qui changeons, année après année, pas la photo. Si on ne se reconnaît plus au bout d'un certain temps, c'est que c'est nous qui avons blanchi. Pas la photo qui a jauni. Quoi qu'il en soit, là, j'ai carrément changé de sexe. J'aurais pu ne m'en rendre compte que des mois après. Au moment de prendre un TGV ou un avion. Non, c'est complètement irresponsable de faire des trucs pareils !

Je pousse la porte de Happy Dogs comme celle d'un saloon. Prêt à défourailler. Il est où ce trou du cul ? La petite dame derrière le comptoir ne semble pas comprendre tout de suite de quoi je parle. Je lui explique. Elle fait mine de compatir, sans vraiment s'excuser. Le dingo n'est pas là. Il est en stage. Il ne travaille que le matin. Elle regarde la carte d'identité. Ce n'est pas une cliente du salon. Donc elle ne la connaît pas. Juste quelqu'un venu retirer un paquet, comme moi, et qui ne reviendra peut-être jamais. Une occasionnelle, en quelque sorte. Pas une régulière, membre du club canin et titulaire d'une carte de fidélité. Non. Ils n'ont pas ses coordonnées. Et ils n'ont aucun moyen de la contacter. Mais peut-être qu'elle reviendra quand elle s'apercevra de l'erreur. C'est ça oui... Dans six mois ou un an. Si elle n'est pas morte entre-temps.

La commerçante me regarde avec un air faussement navré et vaguement suspicieux. Vous êtes sûr que c'est une erreur ? J'ai envie de l'étrangler. Je lui mets sous les yeux la carte d'identité d'une femme, et elle me demande si je suis sûr que c'est une erreur. Je lui arrache la carte des mains. Pas question de lui laisser dans l'espoir que cette femme revienne pour lui rendre la mienne. Au moins, comme ça, j'ai une monnaie d'échange. Parce qu'évidemment, elle est dans la même merde que moi. Elle non plus, elle n'a plus d'identité. Je veux dire, de carte d'identité. Je laisse mon numéro à la shampouineuse de caniches, au cas où, et je lui recommande de mieux choisir ses stagiaires. Elle marmonne quelque chose que je préfère prendre pour un engagement dans ce sens. Je ressors, pas vraiment calmé. Il ne me reste plus qu'à mener l'enquête moi-même...

J'en profite pour acheter une pile au tabac. Ça coûte quand même moins cher que de changer la montre. La trotteuse repart. Je prends un café au bar. Une femme d'un certain âge est accoudée au comptoir juste à côté de moi. Son profil me dit quelque chose, mais son nom ne me revient pas. Est-ce que ça pourrait être la femme qui est partie en emportant mon identité ? Comment savoir ? J'ai tout fait pour éviter de croiser son regard. Je me vois mal l'aborder pour lui poser la question. Ça pourrait bien être elle. Ou n'importe quelle femme dans cette ville. Je jette un coup d'œil sur la carte. Un nom. Une adresse. Heureusement, elle habite dans le quartier. Enfin, d'après l'adresse sur ses papiers. Elle a pu déménager. La carte est déjà assez ancienne. Limite périmée. Le café est tiède. Je déteste qu'on me serve un café tiède. Ou alors c'est moi qui ai trop tardé à le boire. J'avais la tête ailleurs. Cette histoire commence à m'obséder.

La femme qui était à côté de moi s'éloigne déjà vers la porte. Trop tard pour lui demander si ce n'est pas ma carte d'identité qu'elle a dans son sac, au lieu de la sienne. Elle se retourne une dernière fois, comme pour saluer son public avant de sortir de scène. Ça y est, son nom me revient. C'est une comédienne qu'on voit depuis des années à la télé. Enfin de moins en moins maintenant. Les comédiennes, passé un certain âge, on les reconnaît mieux de loin que de près. Surtout sans maquillage. La réalité n'aime pas les gros plans. La vérité se perçoit mieux dans la distance. Qui est cette femme ? Non, pas cette demi-vedette sur le retour. La femme qui m'a volé mon identité. Le barman me lance un regard ironique. Et s'il était dans le coup, lui aussi ? Je commence à délirer. Je me demande si je n'ai pas un peu de fièvre. Je préfère m'en aller, sans finir cet infâme jus de chaussette.

La première chose que j'aperçois, en rentrant chez moi, c'est la boîte de pizza. Autant manger. Même si maintenant, la pizza doit être froide, elle aussi. Et donc encore plus dégueulasse. Le destin de l'univers, de sa naissance jusqu'à sa mort, est une longue et lente dégradation du chaud vers le froid. Jusqu'à ce froid absolu et cette immobilité totale qui est la mort de toute chose. J'ouvre la boîte. J'avais commandé une végétarienne. C'est une pizza au thon. Avec visiblement un supplément de thon. Je déteste le thon. Je ne digère pas. Ce n'est vraiment pas mon jour. Je fais mon possible pour retirer le gros de la garniture, et je commence à manger. Tout en mastiquant cette pizza à rien, à peu près aussi tendre que le carton dans lequel elle était emballée, je regarde le dessin sur la boîte. Un pizzaïolo en vert et rouge, coiffé d'une toque de chef, en train d'enfourner sa pizza dans un four à l'ancienne à l'aide d'une longue pelle en bois. Quand on mange avec le diable, il faut une longue cuillère. Il a dû la laisser trop longtemps dans le four. J'ai l'impression de manger du charbon de bois. Au-dessous de l'ironique mention « Bon appétit » est inscrit à la main le nom de l'heureux destinataire, et son adresse. Je sursaute à nouveau. C'est bien mon adresse, mais ce n'est pas mon nom. C'est celui de la femme dont j'ai la carte d'identité ! Mais c'est intolérable ! C'est un complot ! C'est quoi cette intrusion dans ma vie ? Je sens que ce thon va me rester sur l'estomac. J'ai retiré le plus gros, mais il en restait des miettes. Je préfère me coucher.

Je me réveille en sueur. Il fait nuit. Quelle heure est-il ? Ma montre s'est encore arrêtée. Finalement, ce n'était pas la pile. J'aurais mieux fait de racheter une montre. Trop tard. Si j'en rachète une maintenant, on me vendra la pile avec, et celle-là me restera sur les bras. Ne s'use que si l'on s'en sert. Tu parles. Non, elle s'usera juste en même temps que l'autre, et au même rythme, mais pour rien. Comme un cœur qui bat tout seul pour une vie inutile. Parce qu'un imposteur est parti avec le reste du corps. Avec un autre cœur. Comme un palpitant solitaire qui s'était déjà fait à l'idée d'une transplantation, et à qui on annonce que finalement, le receveur a trouvé mieux ailleurs. Il faut absolument que je retrouve cette femme. Je cherche l'adresse sur un plan. C'est à quelques rues d'ici. Je regarde le nom sur les Pages blanches. Pas de numéro de téléphone. Les Pages blanches... Elles portent bien leur nom. Qui laisse encore son numéro de téléphone sur un bottin, aujourd'hui ? Vous saviez que Bottin, c'est le nom du type qui a inventé le premier annuaire ? Non ? Eh ben vous voyez, vous aurez au moins appris quelque chose. Monsieur Bottin. Autrement dit Monsieur Tout-le-Monde. Je ne sais pas s'il a encore des descendants. D'autant qu'il était curé.

Enfin, avant de se défroquer, sous la Révolution. J'irai demain à l'adresse indiquée. On verra bien.

Ce n'est pas un appartement, ni une maison. Plutôt une sorte de boutique, dans laquelle il n'y aurait rien à vendre. Ou alors un magasin avec la vitrine du mauvais côté, donnant sur l'arrière-boutique. À l'intérieur, j'aperçois deux bureaux, des ordinateurs, des armoires. Quelques objets de décoration aussi, des petits meubles au design original, des lampes fantaisie, des bibelots. Sans savoir si ces objets artisanaux, contrairement au matériel de bureau façon Ikea, sont vraiment à vendre, et à quel prix. Drôle de business. Je ne vois personne à l'intérieur, mais la lumière est allumée. C'est donc ouvert. J'attends un peu sur le trottoir, dans l'espoir que quelqu'un arrive. La patronne. Ou des clients. Mais apparemment, ça ne se bouscule pas au portillon. Moins que chez Happy Dogs, en tout cas. Je ne suis pas très à l'aise, vu le peu de chaleur de ma première rencontre avec la gérante de cette étrange boutique. D'un autre côté, je ne viens pas non plus lui demander un service. Elle aussi, elle aura sans doute envie de récupérer sa carte d'identité. Si elle s'est déjà aperçue qu'elle ne l'avait plus, évidemment.

Ça y est, une porte s'ouvre dans le bureau, et une femme apparaît. Elle n'est pas si mal, finalement. De loin. Je ne saurais pas lui donner un âge. Ça tombe bien. Moi, mon créneau, c'est la femme à qui on ne peut pas donner d'âge. En bas de l'échelle, quand tu peux leur donner un âge, aux filles, c'est que tu n'es pas loin du détournement de mineur. À l'autre extrémité, quand tu recommences à pouvoir leur donner un âge, c'est que tu n'es pas loin de devenir un gigolo. La femme idéale, pour moi, elle n'a pas d'âge. Les jeunes, ça va cinq minutes. Mais ça n'a pas de conversation. Pas d'humour surtout. Pas de patience, en tout cas. Ça ne sait pas apprécier un bon vin. Ça boit du jus de raisin. Ou alors du coca avec de la vodka, et ça dégueule partout. Les vieilles, je ne sais pas. Je préfère ne pas savoir. Je saurai bien assez tôt. Pour l'instant, mon créneau, c'est la femme entre deux âges, avec qui aller au restaurant n'est pas une simple formalité, mais fait partie des préliminaires. Parce que tout de même, il faut déjà penser au jour où il ne nous restera plus que le restaurant. Si on a encore l'estomac assez solide pour ça. Au pire, il nous restera le plaisir de la conversation, agrémenté d'une bonne tisane Nuit tranquille.

Je pousse la porte de la boutique, et j'entre. Assise devant son ordinateur, elle ne lève pas les yeux tout de suite. Sans doute pour bien montrer qu'ici on n'est pas du genre à sauter sur le client à peine arrivé. On est au-dessus de ça. On ne vend pas des aspirateurs. D'ailleurs, on n'a rien à vendre. Je m'approche timidement, après avoir fait un instant mine de jeter un coup d'œil sur le décor, en cherchant désespérément un article qui serait doté d'une étiquette. Elle daigne enfin me regarder, semble un peu étonnée, et se lève. Je peux faire quelque chose pour vous ? Contrairement à la comédienne aperçue au café, elle est mieux de près que de loin. Mais je ne la reconnais pas davantage. Je l'inviterais bien à faire un tour dans ma niche pour une salade de museaux. Mais la première fois où je l'ai vue, chez Happy Dogs, j'étais de très mauvais poil. Je lui ai presque aboyé dessus. Non mais rassurez-vous, c'est juste pour filer la métaphore. Je ne vais pas vous la jouer nouveau roman. Genre à la fin du bouquin on se rend compte que le narrateur est un chien.

Franchement, si ce n'était pas la bonne adresse, je ne serais pas vraiment sûr que c'est bien elle, la femme que j'ai croisée chez Happy Dogs. Elle ne ressemble pas trop non plus à la photo sur la carte, mais bon... Les femmes, ça change souvent de tête. Il leur suffit d'aller chez le coiffeur. Et puis c'est peut-être une vieille photo. Ou alors, à elle aussi, on lui aura refourgué il y a longtemps la carte de quelqu'un d'autre, sans qu'elle s'en rende compte. Et c'est cette carte-là qu'on m'aura refilée par erreur. Autant prendre un billet de dix euros dans ma poche et essayer de remonter jusqu'à son premier propriétaire, en m'en remettant uniquement au motif imprimé dessus. Un billet de banque, c'est sale. Ça passe de main en main. Même au-delà des frontières. Une carte d'identité, c'est supposé être le propre de chacun de nous. On ne l'exhibe que devant des professionnels assermentés. Un flic, un douanier, un médecin... On ne doit jamais s'en défaire. Encore moins l'échanger contre celle de quelqu'un d'autre. Surtout si ce quelqu'un n'a pas le même sexe que vous. Tout ça est de plus en plus confus dans ma tête. L'espace d'un instant, je ne sais plus trop ce que je suis venu faire ici. D'accord, elle est pas mal, mais bon... De là à me troubler à ce point. Ou alors c'est que je suis beaucoup plus en manque que je ne le pensais.

Je commence à bredouiller une explication. Est-ce qu'il lui arrive d'aller chez Happy Dogs, et est-ce qu'elle y est allée récemment ? Elle paraît de plus en plus perplexe. Si elle pense que c'est juste un prétexte pour l'aborder, elle doit se dire que c'est l'entrée en matière la moins banale qu'elle ait jamais entendue. Je ne suis pas sûr qu'elle mette cette originalité à mon crédit. Mais j'ai l'air tellement pathétique qu'elle a pitié de moi. Elle doit me prendre pour un SDF. Un sans-papiers. Ou un doux dingue évadé d'un asile psychiatrique, venu chercher un peu de réconfort et de chaleur humaine dans sa boutique. Vous voulez un café ? Elle prend mon silence pour un oui, et me sert une tasse. Merci. Du sucre ? Non, merci. J'ai répondu ça pour ne pas déranger. Mais je déteste le café sans sucre. Je le bois quand même en retenant une grimace. Au moins il est chaud, celui-là. Je lui explique que j'ai perdu ma carte d'identité. Je ne sais plus trop si je dois lui dire que j'ai la sienne. Est-ce que par hasard, elle ne l'aurait pas trouvée ? Trouvée ? Où ça ? Je ne sais pas... Dans votre sac, par exemple. Là, vu sa tête, je sens que je ne vais pas pouvoir faire autrement que de développer un peu.

Mais la porte par laquelle elle est entrée s'ouvre à nouveau, et une deuxième femme apparaît. Visiblement, cette arrière-boutique a encore une arrière-boutique. Et ainsi de suite, peut-être. Genre poupées russes. La boutique, je veux dire. Enfin, dans le genre poupées, elles ne sont pas mal, non plus. Une blonde et une brune. Je ne sais pas si elles s'emboîtent l'une dans l'autre, elles aussi. La première, la blonde, expose mon cas avec une certaine compassion : Monsieur a perdu ses papiers. Tiens, c'est drôle, dit la brune. Ah oui ? Elle explique qu'elle est plasticienne. Elle fait des photos de gens anonymes, et raconte leur histoire qu'elle réinvente donc. Je regarde les photos. L'un de ces portés disparus me ressemble un peu. Et toutes ces photos ont un air étrangement familier.

La brune me dévisage avec une certaine insistance. Donc, elle s'intéresse aux traces photographiques de gens qu'elle ne connaît pas. Des photos récupérées dans des décharges. Ou dans des brocantes. Je déteste les brocantes. Il y en a une chaque année dans le quartier, en automne. Il n'y a rien qui ressemble plus à une décharge qu'une

brocante. Sauf le prix. Les gens de toutes les villes aux alentours louent un emplacement à prix d'or et apportent leurs ordures pour les vendre. Leurs vieilles assiettes ébréchées, les slips du petit dernier qui a grandi, leur Minitel. Le pire, c'est que ça se vend. Au prix du neuf, parfois. C'est très pittoresque. Et très déprimant. Il y a une fête foraine, aussi. C'est très curieux, les fêtes foraines. Complètement hors du temps. Même quand j'étais enfant, c'était déjà ringard. Et ça n'a pas changé depuis. Toujours les mêmes manèges. Les mêmes barbes à papa. Les mêmes musiques d'ambiance pourries, dont la Sacem n'a pas réussi à retrouver les ayants droit. Tournez manège ! Le classicisme, c'est ce qui ne se démode pas. La fête foraine, c'est le contraire : quelque chose qui n'a jamais été à la mode et qui restera éternellement démodé. Et pourtant les gens continuent d'y amener leurs enfants, comme pour un rite d'initiation. Voilà, la vie c'est ça, une décharge à ciel ouvert où même les ordures sont à vendre. Et tout ce qu'on te proposera pour te distraire, c'est un tour de manège une fois par an.

Je n'ai pas trop écouté le début de ce qu'elle me racontait. Je pensais à cette histoire de décharge. Elle est en train de m'expliquer sa démarche artistique. Elle récupère dans les poubelles de notre société l'empreinte des individus que cette société a mis au rebut. Puis elle essaie d'imaginer l'original. De redonner vie à ces fantômes. Je rebondis là-dessus pour montrer que j'ai bien suivi, avant qu'elle ne me pose une question à laquelle je serais incapable de répondre. Moi c'est le contraire, je suis bien là, mais je n'ai plus d'empreintes. En tout cas, plus de carte d'identité avec ma photo dessus pour prouver que j'existe bien. Je commence à comprendre le sentiment de tous ces réfugiés qui arrivent en Europe et qui, pour éviter qu'on les renvoie chez eux, se débarrassent de leur carte d'identité. Moi, ma carte d'identité, j'aimerais bien la retrouver, et rentrer chez moi. Elles me sourient. Je ne sais pas pourquoi ces deux grâces m'accueillent avec autant de bienveillance, et me racontent aussi spontanément leurs vies. Il fait bon, ici. J'ai l'impression d'être au paradis. Je culpabilise d'avoir été aussi grossier avec l'une d'entre elles, pour une simple affaire de numéro d'ordre dans une file d'attente. Du coup, je n'ose pas trop en revenir à l'objet de ma visite.

Par politesse, je demande à la blonde ce qu'elle fait. Après tout, c'est elle que je venais voir. Enfin, je crois. Elle me raconte qu'elle est voyante. Je prends d'abord ça pour une blague. Elle a assez d'humour pour ne pas se vexer. Je vous dis, les femmes entre deux âges ont beaucoup d'humour. Bon, l'annonce de sa profession me refroidit un peu. Une aventure avec une voyante, ça peut vite devenir assez prévisible. Vivre avec une femme à qui on ne peut rien cacher, et qui connaît même votre avenir. Remarquez, elle n'a même pas vu qu'elle était repartie avec ma carte d'identité. Ça me rassure un peu. Mais une voyante, quand même. C'est un peu comme une sorcière, non ? Même si celle-là est tout à fait charmante. J'aurais trop peur que pendant la nuit, elle plante des aiguilles dans une poupée à mon effigie pour me faire payer mes turpitudes de la journée, et même celles du lendemain, que je n'aurais pas pu lui cacher. Elle me demande à son tour ce que je fais dans la vie. Pour la mettre au défi, et parce que je ne sais pas trop quoi répondre, je lui suggère de deviner.

Elle propose gentiment de me lire les lignes de la main. Gratuitement, je suppose. Je ne suis pas très emballé. Si quelque chose de terrible doit m'arriver, je préfère autant

avoir la surprise. Mais je la laisse faire. Elle prend ma main. Était-ce un prétexte ? Sa paume est chaude, et douce. Elle ne dit rien. Je suis un peu gêné. Elle aussi, mais apparemment pas pour la même raison. Mauvaises nouvelles ? Non, mais je ne vois aucune ligne dans votre main. Et c'est mauvais signe ? Elle tente de dédramatiser. En tout cas, si vous êtes romancier, je ne vous prédis aucun avenir... Ah oui, et pourquoi ça ? Je vous l'ai dit : je ne vois aucune ligne dans votre main ! Finalement, son sens de l'humour est assez discutable. Sauf qu'elle n'a pas l'air de plaisanter. Faute de lignes dans la paume de la main, j'espère qu'il me reste quelques empreintes au bout des doigts...

Elle lâche ma main, comme à regret. Silence embarrassé. Elles me regardent toutes les deux avec un air indulgent. S'il vaut mieux faire envie que pitié, je crois que je suis mal barré. D'un autre côté, les femmes aiment bien les chiens perdus sans collier. Si je devais choisir une maîtresse, je ne saurais pas laquelle prendre. Ou alors les deux. D'accord, c'est un peu cliché, mais bon. À quoi ça sert d'être le narrateur d'un roman si on ne peut pas fantasmer un peu ? Ça ne vous est jamais arrivé, à vous, dans un rêve, de prendre conscience que vous êtes en train de rêver ? Et de vous dire : bon sang, mais alors je peux tout faire ! En toute impunité. Le pire qui peut m'arriver, c'est de me réveiller. Merde. Et si elles étaient ensemble ? Je veux dire, en couple. Je ne sais pas si ça doit m'exciter encore plus ou achever de me décourager. Les deux, sûrement. Je crois que le moment est venu de conclure, si je ne veux pas que ça dérape vraiment. J'explique rapidement la possibilité de cet échange de cartes. Sans doute pour se débarrasser de moi, la blonde consent à vérifier.

Pendant que Mary Poppins explore les profondeurs de son sac à main, quelques affiches contre le mur attirent mon attention. Il y est question d'un mouvement végétalien, assez radical. De la reconnaissance des animaux en tant que personnes. De la lutte contre l'exploitation animale. Des tortures infligées à ces pauvres bêtes sans défense qu'on prétend être nos amies. Et des actions plus ou moins légales conduites dans le monde pour obtenir qu'on respecte leurs droits. J'en déduis que ce bureau est aussi le siège d'une association militante. Sa vitrine légale. La brune remarque mon étonnement. Vous vous intéressez à la cause animale ? Non, pas particulièrement. Enfin... Si, mais... Je vous avoue que je n'y ai jamais beaucoup pensé jusque-là. Bon, c'est vrai que mes amis, en général, je ne les bouffe pas. D'ailleurs, je n'en ai aucun. Donc, Belle et Rebelle partagent au moins les mêmes convictions. À défaut de partager le même lit. Si vous voulez vous joindre à nous, vous êtes le bienvenu. Il me faut un instant pour comprendre qu'elle me propose seulement d'adhérer à leur mouvement végan partisan de la lutte armée. Du coup, je suis un peu moins motivé. Je dis que je vais réfléchir... Je suis maintenant pressé de conclure.

La blonde a bien sa carte d'identité. Ce n'est donc pas la sienne que j'ai entre les mains. Il faut reconnaître que la photo ne lui ressemblait pas complètement. Mais bon, les photos. Sur ma carte d'identité, j'avais plutôt l'air d'un terroriste sur un avis de recherche. Un signe prémonitoire ? Donc, la voyante ne s'était pas trompée. Elle n'a pas perdu ses papiers. J'espère qu'elle n'a pas raison aussi sur ses prédictions quant à mon absence totale d'avenir... Mais alors comment se fait-il que l'adresse corresponde ? Il y a un immeuble au-dessus. C'est la même adresse. La porte est juste

à côté dans la rue. Huit étages. Trois appartements par palier. Ça fait vingt-quatre possibilités. Merci, je sais compter. Je remercie quand même, et je repars après avoir vaguement promis de revenir pour acheter quelque chose. Mais quoi ?

J'inspecte les boîtes aux lettres. Je ne vois pas le nom que je cherche. Mais elle a pu déménager depuis l'obtention de sa carte, qui date déjà de quelques années. Je commence à me demander si ce n'est pas moi qui déménage un peu. On ne risque pas de me confondre avec l'inspecteur Colombo, je n'arrive même pas à retrouver ma propre carte d'identité... Ou alors, l'échange a eu lieu avec quelqu'un d'autre. Ailleurs. Avant. Mais avec qui ? Où ? Quand ? Comment ? Et même éventuellement pourquoi ? Sans parler de la question qui commence à me tarauder. Et si la taulière de Happy Dogs avait raison ? Et si ce n'était pas une erreur ?

Je rentre chez moi les oreilles basses et la queue entre les pattes. Je ne sais plus très bien où j'en suis. Pire. Je ne suis pas sûr de savoir encore qui je suis. Allez. Autant me mettre au boulot. Je vais essayer, en tout cas. Je saisis sans enthousiasme le paquet que j'avais abandonné dans l'entrée. Et cet abruti qui l'a laissé tomber par terre ! J'espère qu'à l'intérieur, rien n'est cassé. Mais j'imagine que pour du matériel aussi fragile, et à ce prix-là, c'est bien protégé. Je m'étonne malgré tout que le colis soit si lourd. Ça devrait être bourré de polystyrène, là-dedans. Et après avoir ouvert le carton, je tombe seulement sur du plastique à bulles, enrubanné de scotch. J'ai un mauvais pressentiment. Ce n'est pas de la drogue, tout de même...? Je découpe le plastique avec un couteau pour voir ce qui est emballé dedans. Je parlais d'un paquet cadeau, de fait c'est une pochette-surprise... Ce n'est pas du tout ce que j'avais commandé ! Ni de la résine de cannabis, d'ailleurs. Ce sont des livres... Non seulement ce crétin ne m'a pas donné la bonne carte d'identité, mais il m'a refilé le mauvais paquet !

Je retourne chez Happy Dogs, encore plus furibard. Cette fois, je crois que je vais tuer quelqu'un. Il y a à nouveau un attroupement sur le trottoir, mais beaucoup plus important qu'une simple queue devant une boutique à l'heure de l'ouverture. Une sirène. Des gyrophares. Le magasin est cerné par la police. Les pompiers sont là aussi. Bribes de conversations. On parle d'un colis suspect. Que personne n'est venu réclamer. Les démineurs viennent d'arriver pour le faire exploser. Cette affaire commence à sentir sérieusement le roussi. J'entends le bruit sourd d'une détonation. Est-ce vraiment l'ordinateur que j'avais commandé pour écrire mon premier roman que les artificiers viennent de détruire héroïquement au péril de leur vie ? Comme l'autre jour, le jeune psychopathe arrive avec son trousseau de clefs. Il n'a même pas l'air étonné. La comédienne aperçue au café observe aussi la scène, parmi d'autres badauds. Je pourrais me manifester auprès des forces de l'ordre, évidemment. Mais il est un peu tard de toute façon pour récupérer mon colis. Et je me demande si le moment est bien choisi. Je préfère m'éclipser avant qu'on me demande mes papiers. Surtout que je n'en ai pas...

Avant de partir, je ramasse un tract par terre. Il s'agit d'un mouvement baptisé Front de libération des animaux domestiques. Une revendication ? Mais pourquoi Happy Dogs ? C'est plutôt un endroit où les animaux sont bichonnés, non ? On est loin des laboratoires d'expérimentation animale. Ce serait un peu comme si, pour protester

contre l'exploitation des masses, on allait foutre une bombe dans un centre de vacances de la CGT. Ou si pour défendre la retraite des vieux, on plastiquait un centre de thalassothérapie.

D'un autre côté, mettre des manteaux à des chiens, les emmener chez le coiffeur, parfois même chez le psy... N'est-ce pas attenter à leur dignité de clébard ? Je ne sais pas, j'essaie de comprendre. C'est vrai que l'hypocrisie humaine à l'égard du monde animal est absolument invraisemblable. D'un côté, on a ces animaux de compagnie qu'on traite comme ses propres enfants. Mieux, souvent. En tout cas aussi mal. De l'autre, il y a ceux qu'on considère uniquement comme de la viande. Comment justifier ce double traitement, s'agissant d'êtres vivants et sensibles tout aussi évolués les uns que les autres ? Il paraît qu'une pieuvre, c'est plus malin qu'un enfant de trois ans. Et on continue de bouffer tranquillement nos calamars à la romaine. Pourquoi cette différence de traitement entre le cochon, dont on nous dit que c'est l'animal le plus proche de l'homme, et le chien, qui autrefois fut un loup pour l'homme ? C'est une forme de racisme animalier totalement injustifié, si on y pense. Les Français sont scandalisés que les Chinois mettent des chiens à la broche. Les Américains sont horrifiés que les Français s'enfilent du râble de lapin, du steak de cheval ou des cuisses de grenouille. Les Indiens ne mangent pas de vaches parce qu'ils les considèrent comme sacrées. Les musulmans et les juifs ne mangent pas de cochons parce qu'ils les considèrent comme impurs. Tout ça ne tient pas debout.

Et puis c'est vrai qu'une bombe, ici, en centre-ville, à la vue de tous, ça a plus d'impact que dans un abattoir, au fin fond d'une sinistre campagne où personne ne va jamais. Pourquoi croyez-vous que les camps de concentration, on les mettait plutôt au fond des bois ? Pour qu'on puisse dire après qu'on ne savait pas. Les abattoirs, c'est un peu pareil. Tout le monde est au courant, mais au moment de s'envoyer son steak tartare, personne ne veut savoir. Je repense aux deux pétroleuses de la boutique où on ne vend rien. J'ai du mal à les imaginer avec du sang sur les mains, mais bon... Souvent femme varie. Est-ce qu'elles auraient quelque chose à voir avec cet attentat ?

Je retourne chez moi. J'avais commandé de quoi écrire le manuscrit de mon premier roman : un ordinateur portable, quelques rames de papier et des cartouches d'imprimante. Du coup, je n'ai rien pour écrire. Une bonne excuse pour continuer à glander... Je regarde de plus près le contenu du colis. Je me penche, et je prends un livre au hasard. *Les Pages blanches*. C'est le titre. Pourtant c'est beaucoup moins épais que le bottin. C'est une blague ! Je regarde les autres bouquins. Ce sont tous les mêmes. Le nom de l'auteur : c'est le mien ! Enfin, je veux dire, ce même nom qui est aussi inscrit sur la carte d'identité. Celle qu'on m'a refilée par erreur. Ou pas... Je suis de plus en plus perplexe. Et si cette carte d'identité était vraiment la mienne ? Sauf que je ne suis pas une femme. Enfin, je ne crois pas. Il y a des limites, tout de même. Il faut croire que je perds la tête. Je n'ai plus la notion du temps. Je considère à nouveau les bouquins dans le carton. Dans ce cas, ce seraient les exemplaires de mon premier roman. Celui que je pensais ne pas avoir encore écrit... Je ne suis pas sûr de devoir prendre cela pour une bonne nouvelle. C'est une histoire invraisemblable. Et puis qu'est-ce que je vais faire de tous ces bouquins ? Il y en a au moins... Je les compte. Cent livres par paquet. Cinquante paquets ! Ça fait cinq mille bouquins ! Qu'est-ce que je vais foutre avec tout ça ? Je n'ai jamais vraiment envisagé d'écrire

un best-seller. J'en aurais fait tirer cinq cents tout au plus. Je crains déjà le moment où l'imprimeur va m'envoyer sa facture...

Je fonce à la librairie du coin avec un exemplaire du roman, pour le faire expertiser. Comme un athée qui aurait trouvé une hostie et qui l'apporterait dans un laboratoire d'analyse pour savoir si elle contient vraiment le corps du Christ. Ou en tout cas des traces de chair humaine. À l'ère d'Internet, entrer dans une librairie, c'est comme entrer dans une église. C'est un acte de foi. On sait bien que Dieu est mort, mais on aimerait tellement y croire encore. Je montre à la vendeuse la dernière de couverture avec la bio de l'auteur : la femme de la carte d'identité. Elle m'explique qu'elle la connaît. C'est une cliente. Une comédienne qui habite dans le quartier. Bon sang, mais c'est bien sûr ! La femme entrevue au café ! Elle sortait sans doute de chez Happy Dogs. C'est elle que j'ai bousculée dans la boutique, pas l'autre. Je ne suis décidément pas très physionomiste. Ou alors très myope. Ou très amnésique. Ou tout ça à la fois. Et ce bouquin, vous croyez que ça pourrait se vendre ? La fille me répond sur un ton condescendant. Vous savez, l'autoédition... La patronne approche. Elle me regarde avec un drôle d'air. Je remercie, et je commence à m'en aller. Dès que je suis parti, la libraire prend la vendeuse à part pour lui dire quelque chose à voix basse en regardant dans ma direction. Je sors sans demander mon reste.

Une fois dehors, je me retourne une dernière fois vers la boutique. Contre la porte en verre de la librairie est apposée une affichette. Un avis de recherche. Avec ma photo. Je ne serais donc pas le seul à la recherche de moi-même. Quelqu'un qui aura trouvé ma carte d'identité, et qui veut me la rendre ? On fait bien ça pour les chats ou les chiens. Je m'approche et je lis. C'est un portrait-robot. Celui de l'auteur présumé de l'attentat chez Happy Dogs. Un dangereux terroriste, membre du Front de libération des animaux domestiques. Derrière la vitrine, les deux libraires me regardent toujours. L'une d'elles a décroché un téléphone. Je m'éloigne au pas de course.

Je rentre à la maison à bout de souffle, et je claque la porte derrière moi, me croyant un instant à l'abri. Mais à peine à l'intérieur, quelque chose m'intrigue. Je sens comme une présence. La police, déjà ? Avec des chiens policiers, alors. Parce qu'il me semble flairer comme une odeur de berger allemand. Un rapide coup d'œil me permet de vérifier que rien ne manque. Il faut dire qu'il n'y a tellement rien, chez moi, que pour un cambrioleur, partir avec quelque chose, ça relèverait de l'exploit. En fait, cet appartement n'est pas exactement le mien. C'est une sous-location. Enfin disons plutôt un appartement qu'on m'a prêté. Je n'ai jamais vu le propriétaire. C'est le locataire précédent qui m'a laissé les clefs sous le paillasson en partant. Mais je crois qu'il ne payait déjà plus le loyer depuis longtemps. Voilà où j'en suis. Je ne suis même pas vraiment chez moi, je suis recherché par la police, et je n'ai pas de papiers. Enfin si, j'ai une carte d'identité, mais ce n'est pas la mienne. Je pousse mon inspection jusqu'à la pièce vide qui me sert de bureau. Rien ne manque là non plus. Au contraire... Mon vieil ordinateur, tombé en panne après avoir contracté un mauvais virus, s'est remis miraculeusement en marche. Il est là, sur la planche soutenue par deux tréteaux qui me fait office de table de travail. L'écran est allumé. Un dossier est ouvert. Je lis. Il n'y a qu'un titre : *Les Pages blanches*. J'ai un mauvais pressentiment...

Je retourne dans l'entrée, et je prends un livre au hasard. *Les Pages blanches*, c'est bien le titre du roman. J'ouvre le bouquin. Toutes les pages sont blanches... Comme un bottin dont tous les noms auraient disparu d'un seul coup. Ou un livre qui resterait à écrire. Mais qui va le faire ? Les bouquins, ce n'est déjà pas facile à vendre quand il y a quelque chose d'écrit sur les pages. Je retourne à l'ordinateur, et je quitte le dossier qui est ouvert pour vérifier s'il n'en existerait pas un autre sur le bureau, avec le texte complet du roman. Sans oublier d'enregistrer celui-là, on ne sait jamais. Mais enregistrer quoi ? À part le titre, il est vide. Tu parles d'un titre à la con. Ça ne risque pas de m'aider beaucoup.

C'est là que la comédienne fait son entrée en scène. Pas en chair et en os, non. Mais là, sur l'image de fond de mon vieil ordinateur ressuscité d'entre les morts. Son visage s'affiche sur l'écran juste en face de moi, comme dans un miroir, légèrement en relief. On dirait qu'elle va me parler. C'est une image en noir et blanc. Un peu floue. Une photo surnaturelle et fantastique, dans le genre de celles que j'ai vues chez cette photographe d'outre-tombe et son succube diseuse de mauvaises aventures. Peut-être qu'en plus de poser des bombes pendant la journée, la nuit, dans leur arrière-arrière-boutique, ces poupées russes font tourner les ordinateurs. Et ce sont elles qui, à distance, ont fait apparaître chez moi l'hologramme de l'auteur disparu de ce livre qui reste à écrire... Qui est cette femme qui me fait face ? Est-ce son fantôme que j'ai aperçu au café ? Alors elle habiterait chez moi ? Ou bien elle y a habité auparavant. À moins que ce ne soit moi qui habite chez elle... Je n'ose pas dire qui habite en elle... Est-il possible que ce soit cette femme, le véritable auteur de ce roman dont je ne serais moi-même que le narrateur ? Moi qui voulais absolument éviter de donner dans le nouveau roman, c'est réussi. Au moins je ne suis pas un chien. Quoique...

Ma montre s'est remise en marche. Moi aussi... Les chiens n'ont pas de montre. Ça me rassure un peu. Même si certains mettent des manteaux pour aller chez le coiffeur. Dans cinq ans, peut-être, j'aurai réussi à noircir toutes ces pages blanches, à me faire un nom, et à vendre ces cinq mille bouquins. Écrire ma vie, ou celle de quelqu'un d'autre. Comme un rêve éveillé. Parce que jusque-là, ma vie... C'est pour ça que ce petit con a voulu rebattre les cartes. Les cartes d'identité. C'est mon premier roman. Première nouvelle. Je ne suis pas sûr qu'il y en aura un deuxième. On ne devient pas auteur en remplissant des pages blanches avec des idées noires. J'ouvre grand la baie vitrée pour faire entrer la lumière, et je contemple les immeubles d'en face. Derrière chacune de ces fenêtres, un nom dans le bottin. Une identité d'emprunt. Je ferme les yeux. L'empreinte de ces fenêtres reste imprimée sur ma rétine. Je me penche encore un peu. Une sensation fugace, le sentiment de choir en dedans. Avant que la mémoire, définitivement, ne s'estompe, et que je touche le fond, j'essaie d'entrer par l'une de ces fenêtres, dans une vie possible... En espérant que ce ne soit pas une vie de chien. J'ouvre à nouveau les yeux. Je suis toujours vivant. Enfin, autant que je puisse en juger.

Il faut bien que je sorte. Ne serait-ce que pour faire les courses et remplir le frigo. Sinon je vais mourir de faim, et tous mes problèmes seront réglés. Seulement voilà. Quand on est recherché par la police, et qu'on n'a pas de papiers en règle, sortir de chez soi, c'est risqué. Je ne vois plus qu'une solution si je veux rester en vie. Et libre.

Devenir cette femme. Puisque cette carte ne correspond pas à mon identité, je vais adapter mon identité pour la faire correspondre à cette carte. Ça résoudra deux problèmes en même temps. J'aurai des papiers, et un casier judiciaire vierge. Au risque de créer quelques complications imprévues, mais au point où j'en suis... On verra bien. Jusqu'à maintenant, j'étais un voyageur essayant de traverser l'Amérique avec une carte de France. Évidemment, je ne trouvais pas la nationale 7. Qu'est-ce que je risque à essayer d'emprunter la route 66 ?

Je vais jusqu'à la porte du dressing et je l'ouvre. Comme la femme de Barbe-Bleue, je n'étais pas supposé ouvrir certaines portes. Celle du dressing notamment. Pas vraiment le genre de pièce qui me manquait cruellement, vu l'étendue de ma garde-robe. Est-ce que je vais trouver des cadavres de femmes dans ce cagibi ? Les précédentes épouses du proprio... Là je serais vraiment mal. Le dressing est rempli de vêtements féminins. Je ne savais pas que le propriétaire était une femme. Elle a laissé une partie de ses affaires ici, bien rangées sur des étagères ou suspendues dans la penderie. Je vais donner corps à cette existence possible. La sienne. Ce serait presque exaltant. Qui n'a pas rêvé, un jour, de changer de peau ?

Je commence donc aujourd'hui une nouvelle vie. Une vie de femme. La vie de cette femme que je vais devoir réinventer, puisque je n'en connais rien. C'est toujours mieux qu'une vie de chien. Enfin ça reste à voir. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir me mettre pour sortir dans la rue ? Je commencerai par aller chez la coiffeuse, me faire une nouvelle tête. Ensuite, peut-être, quand je serai un peu plus vieille, je prendrai un caniche, et je lui achèterai un petit manteau. Et c'est en vraie cliente, la tête haute, que je retournerai chez Happy Dogs. Mais pour l'instant, j'ai un livre à écrire...

Je n'ai toujours pas commencé à écrire le roman de ma nouvelle vie. Et pour ce qui est d'un rendez-vous chez la coiffeuse, je préfère opter, dans l'immédiat, pour une perruque. En attendant que mes vrais cheveux soient un peu plus longs. Ce n'est pas gagné, parce qu'il ne m'en reste plus beaucoup, des cheveux. J'ai même l'impression qu'après l'épreuve que je viens de traverser, il m'en reste encore moins. Heureusement, il y avait aussi deux perruques dans le dressing de Barbe-Bleue. Une blonde et une brune. Ça ressemble à de vrais cheveux. C'est peut-être les scalps de ses dernières épouses un peu trop curieuses. J'ai opté pour la blonde. Mais je n'exclus pas de changer de couleur un de ces jours.

J'ai décidé de jouer mon va-tout. Ça passe ou ça casse. Je vais retourner chez Happy Dogs. Je n'ai pas de chien, mais je dirai que je cherche un cadeau pour le mien. Pour son anniversaire, par exemple. Si on ne me reconnaît pas là-bas, c'est gagné. Je pourrai vivre ma vie de fausse blonde avec de vrais papiers, sans être inquiétée. Je me pomponne un peu avant de sortir. Un soupçon de maquillage. En évitant toute vulgarité. C'est avec les talons que j'ai le plus de mal. Surtout dans les escaliers.

Pour l'instant, tout va bien. Dans la rue, personne ne se retourne sur moi. Je m'enhardis, et je pousse jusqu'au café. Le barman m'accueille par un « Bonjour ma belle, qu'est-ce que je vous sers ? ». Il est presque grivois. C'est plutôt bon signe. Je bois mon café tiédasse, et je ressors, satisfaite. J'ai l'impression d'être un agent

double. En mission sous une identité d'emprunt. Presque un résistant sous l'Occupation. Une sorte de Mata Hari en version travesti. Je juge cependant préférable de ne pas pousser le bouchon plus loin pour cette fois.

Pour être plus crédible encore, je me suis résolue à emprunter un chien. D'accord, le terme emprunté mérite une petite explication. C'est un caniche, tout noir. Ce sera moins salissant. Comme je me baladais dans le parc, habillée en femme, il est arrivé vers moi, la truffe humide et la queue remuante. Il semblait n'avoir aucun lien. Il n'était relié à personne par une laisse, et il ne portait pas de collier. Dans l'intention louable de lui éviter la fourrière, j'ai peut-être un peu hâtivement conclu qu'il s'agissait d'un chien perdu. Même si, quand je suis partie en l'emportant dans mes bras, je crois avoir entendu une grosse dame hurler derrière moi. J'ai préféré ne pas répondre et accélérer le pas. Le mal était fait, de toute façon. Je ne pouvais plus reculer. D'autres parleraient donc de kidnapping. Mais je n'envisage pas de réclamer une rançon. J'ai seulement besoin de ce caniche pendant quelques heures. Pour faire bonne figure chez Happy Dogs. C'est incroyablement facile de kidnapper un caniche. Plus qu'un enfant, en tout cas. Et beaucoup moins risqué, sans doute. Et puis qu'est-ce que je pourrais bien faire d'un enfant ? Passé le premier moment d'étonnement, celui-là semble plutôt docile. Je vais le garder quelques jours chez moi avant de le sortir dans la rue. Qu'il s'habitue un peu. Et moi aussi.

Je commence presque à m'y attacher, à ce clébard. Il ne bouffe presque pas. Il dort toute la journée. Je ne connais pas son nom. Entre deux siestes, avant de se rendormir, il me lance un regard triste, dans lequel je crois déceler une certaine complicité. J'espère au moins qu'il fait de beaux rêves. Il est un peu comme moi, en somme. Il a perdu son identité. En se détachant malgré lui de la seule personne qui pouvait l'appeler par son nom : sa maîtresse. Une nouvelle naissance, en quelque sorte. Il faut bien rompre le cordon, un jour ou l'autre. Et ce cordon-là avait la forme d'une laisse. Est-ce que je dois lui donner un nouveau nom ? Je pourrais lui donner le mien. Je ne m'en sers plus pour le moment. Je l'appelle par mon nom. Il répond. Apparemment, je pourrais l'appeler n'importe comment, il s'en fout. Pourvu qu'après, je lui donne ses croquettes.

C'est notre première sortie ensemble. Comme je n'ai pas pu voler la chaîne avec, je tiens le caniche en laisse avec un bout de ficelle. J'espère que je n'ai pas trop serré le nœud coulant de son nouveau cordon ombilical. En tout cas, il a l'air d'avoir compris qu'il ne fallait pas trop tirer sur la corde. Cette fois, je vais directement chez Happy Dogs. En entrant, l'odeur me semble un peu moins forte et moins désagréable que la première fois. Presque familière. Peut-être parce que je vis en couple avec un caniche depuis quelque temps déjà. Je me sens chez moi, ici. J'ai l'impression de rentrer à la maison. Ou plutôt à la niche. J'ai dû être un chien dans une autre vie. En tout cas maintenant, une vie de chien, je sais à quoi ça peut ressembler.

Le stagiaire est là. La patronne aussi. Elle n'a donc pas jugé utile de virer ce fils de pute. Ou alors, c'est sa mère. Ou lui son amant. Quelques dames attendent leur tour pour le toilettage. Enfin, celui de leur chien. Pas de réactions particulières lorsque j'entre dans la boutique, à part un vague « Bonjour madame ». Personne ne semble me connaître. Ni me reconnaître. Aux yeux de cette respectable commerçante, j'ai

tout d'une cliente ordinaire. Avec en plus la promesse de devenir une cliente régulière. Je regarde les laisses et les colliers, pour mon caniche. Le jeune gigolo passe derrière moi, me frôlant presque. Il me susurre quelque chose dans l'oreille avec un air libidineux. Vous cherchez quelque chose en particulier ? Merci, je regarde. Un détraqué, je vous dis. La patronne fait toujours mine de ne pas s'intéresser à moi. Elle attend sans doute que je morde à l'hameçon avant de me ferrer. Elle farfouille dans ses papiers. Elle prend son téléphone et compose un numéro. Bizarrement, mon portable se met aussitôt à vibrer. J'ai dû pousser le bouchon trop loin. Un coup de fil et ça y est, elle m'a ferrée. Bonjour monsieur, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Oui, je réponds. On a retrouvé votre carte d'identité. La dame nous l'a rapportée. Il faudrait passer au magasin pour la récupérer. Je bredouille à voix basse une réponse aussi brève que possible, en mettant une main devant ma bouche. Et je range mon téléphone.

J'ai eu chaud. Je suis en sueur. Une sueur froide. J'ai l'impression d'être un poisson qu'on a brusquement sorti de l'eau en lui arrachant la moitié de la gueule. Avant de le refoutre à la baille dans un élan de générosité à l'égard du règne animal. Du coup, j'ai encore un peu de mal à évaluer les conséquences de cette résurrection, aussi soudaine qu'inattendue, de mon identité première. Encore dans un état second, j'écoute les conversations. L'attentat au colis piégé a été revendiqué par le Front de libération des animaux domestiques. Et deux femmes ont été arrêtées. Au moins, je suis hors de cause pour cette affaire-là. J'ai d'ailleurs remarqué que mon portrait-robot n'était plus placardé en ville. En revanche, j'aperçois soudain, affiché contre le mur, derrière la patronne, un autre avis de recherche. Pour un caniche noir qui ressemble étrangement à celui que je tiens en laisse. Il y a sa photo, mais bon. Rien ne ressemble plus à un caniche noir qu'un autre caniche noir. Je pourrai toujours faire teindre le mien en blanc. En tout cas, personne n'a encore reconnu mon chien comme la vedette principale de cette alerte-enlèvement. C'est plutôt la ficelle qui, bizarrement, semble choquer les autres clientes. Il faut dire que cette pauvre bête est au bord de l'asphyxie. Je desserre un peu le nœud autour de son cou. Je choisis une laisse en cuir et un collier assorti. Je paye, et je m'apprête à sortir.

C'est alors qu'une femme surgit comme une furie dans la boutique. Celle-là, je peux dire qu'elle est vraiment obèse. J'en suis à me demander comment elle a fait pour entrer aussi vite par la porte. Elle pointe un doigt accusateur dans ma direction et m'interpelle sur un ton assassin : Mais c'est mon chien ! Youki ! Le caniche sort de sa torpeur et dresse l'oreille. On dirait que ce nom lui dit vaguement quelque chose. Il commence à japper, d'abord doucement, puis un peu plus fort. Youki ! C'est maman ! Tous les autres clébards se mettent à aboyer aussi. Et les mémés à vociférer contre moi avec un air menaçant. Si je reste là, je vais me faire lyncher. La bonne femme continue à hurler. Youki ! Youki ! Viens mon Youki ! Oubliant le nœud coulant qu'il a autour du cou, le caniche bondit vers son ancienne maîtresse. Tandis que la ficelle se tend brusquement comme la corde d'un arc, et que le nœud se resserre d'un coup sur sa carotide comme celui d'un lasso, le caniche se fige en plein vol, avant de retomber lourdement par terre. Il se met à glapir et à convulser. La grosse dame est sur le point de défaillir. Oh mon Dieu, Youki ! La patronne se précipite pour la retenir dans sa chute en arrière, tandis que le stagiaire tranche la

corde du pendu d'un rapide coup de cutter, au risque de lui trancher aussi les cordes vocales. Je profite de la confusion générale pour saisir ma carte d'identité, que j'aperçois sur le comptoir à côté de ma monnaie. Et je m'enfuis en courant, malgré mes talons hauts.

Je finis ma course folle en boitant. J'ai cassé un talon. Passé le coin de la rue, je retire ma perruque, et je souffle un peu. Ce cauchemar est terminé. Je reviens à moi. J'ai retrouvé mes papiers. Je sens alors une présence derrière moi. Un chien policier qui m'aura suivi pour me passer la laisse et m'embarquer à la fourrière ? Je n'ai plus envie de fuir. Je ne me suis jamais senti aussi seul. Je me retourne. C'est le présumé Youki. Mais est-ce vraiment son nom ? Et si cette femme qui se prétend sa maîtresse n'était qu'une mythomane, comme moi ? Le caniche, en tout cas, me fait la fête. Il jappe allègrement et remue la queue. Comme si on ne s'était pas vus depuis des mois, alors qu'on vient à peine de se quitter. Ça y est, il m'a même pissé dessus. On dirait que lui aussi s'est déjà attaché à moi. Finalement, je n'aurai même pas besoin de la laisse.

Je repars en compagnie de ce chien peu rancunier. Il faudra quand même que je le fasse teindre en blanc. Je n'ai toujours pas écrit ce premier roman qui fera de moi un auteur, mais j'ai au moins gagné un compagnon de route. Reste à trouver la route. En fait, je ne sais même pas si c'est un chien ou une chienne. Il fait un temps gris et humide. Autour de moi tout est laid. Rien n'est sûr, mais tout est possible. Même le pire. Le soleil, ça fait déjà pas mal de temps qu'on ne l'a pas vu par ici. Dans moins de cinq milliards d'années, il sera mort. Et la Terre avec lui. Mais les chiens ne le savent pas. Heureux chiens...

L’auteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d’abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il se tourne ensuite vers l’écriture de scénarios pour la télévision, puis revient à la scène en tant que dramaturge. Auteur de plus de cent vingt pièces de théâtre, dont certaines sont devenues des classiques du répertoire (*Vendredi 13, Strip Poker*), il est aujourd’hui un dramaturge français dont les œuvres connaissent une large diffusion internationale. Ses comédies, traduites dans de nombreuses langues, ont été représentées dans plus de cent pays.

Souhaitant favoriser la diffusion de ses œuvres et faciliter leur accès aux compagnies théâtrales, Jean-Pierre Martinez propose ses textes en téléchargement gratuit sur ses sites : https://comediatheque.net/ et https://jeanpierremartinez.net/

Toute représentation publique reste cependant soumise à autorisation auprès de la SACD.

Pour les lecteurs et les compagnies qui préfèrent disposer d’un ouvrage imprimé, ses pièces sont également disponibles en édition papier sur le site The Book Edition.

Pièces de théâtre

Monologues

Comme un poisson dans l'air
Happy Dogs

Pour 2

Alban et Ève
Attention fragile
Au bout du rouleau
Elle et Lui
Euro Star
La Corde
La Fenêtre d'en face
La Maison de nos rêves
La Robe de chambre
Le Joker
Les Naufragés du Costa Mucho
Même pas mort
Pile ou face
Préliminaires
Rencontre sur un quai de gare
Repentir
Réveillon à la morgue
Roulette russe au Kremlin
Une vocation contrariée
Y a-t-il un pilote dans la salle?

Pour 3

Attention fragile
Cartes sur table
Crash Zone
Dessous de table
Horizons
Le Bistrot du hasard
Ménage à trois
Plagiat
Un bref instant d'éternité
Un petit meurtre sans conséquence
Un petit pas pour une femme...
Vendredi 13

Pour 4

Amour propre et argent sale
Appellations d'origines non contrôlées
Après nous le déluge
Bed & Breakfast
Coup de foudre à Casteljarnac
Crise et Châtiment
Déjà vu
Des beaux-parents presque parfaits
Du pastaga dans le champagne
Gay Friendly
Happy Hour
Juste un instant avant la fin du monde
Le Bocal
Le Contrat
Le Coucou
Le Gendre idéal
Les copains d'avant... et leurs copines
Les Pyramides
Les Touristes
Nos pires amis
Photo de famille
Quarantaine
Quatre Étoiles
Requiem pour un Stradivarius
Strip Poker
Un Cercueil pour deux
Un enterrement de vies de mariés
Un mariage sur deux
Un os dans les dahlias
Une soirée d'enfer
Y a-t-il un auteur dans la salle?
Y a-t-il un critique dans la salle?

Pour 5

Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Happy Hour
Il était une fois dans le web
Mortelle Saint-Sylvestre
Piège à cons
Sans fleur ni couronne
Tout est bien qui commence mal

Pour 6 et plus

Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux
Bienvenue à bord
Bureaux et dépendances
Café des Sports
Comme un téléfilm de Noël... en pire
Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Échecs aux Rois
Embouteillage boulevard des Allongés
Erreur des pompes funèbres en votre faveur
Fake News de comptoir
Flagrant délire
Happy Hour
Héritages à tous les étages
Hors jeux interdits
Il était un petit navire
La représentation n'est pas annulée
Le Pire village de France
Le Plus beau village de France
Les Flamants bleus
Les Rebelles
Miracle au Couvent de Sainte Marie-Jeanne
Préhistoires grotesques
Pièges à cons
Primeurs
Réveillon au poste
Revers de décors
Série blanche et humour noir
Spéciale Dédicace
Sur un plateau
Un boulevard sans issue
Un si joli village

Recueils de sketchs
À cœurs ouverts
Alban et Ève
Avis de passage
Brèves de confinement
Brèves de coulisses
Brèves de scène
Brèves de square
Brèves de trottoirs
Brèves du temps perdu
Brèves du temps qui passe
Bureaux et dépendances
Canicule
De toutes les couleurs
Des animaux et des hommes
Des valises sous les yeux
Drôles d'histoires
Elle et Lui
Le Comptoir
Mélimélodrames
Minute, papillon !
Morts de rire
Pas de panique !
Pour de vrai et pour de rire
Sens interdit, sans interdit
Trop c'est trop !
Trous de mémoire
Tueurs à gags

Adaptation
L'Étoffe des Merveilles (d'après l'œuvre de Cervantès)

Autofiction
Écrire sa vie

Essais
Dramaturgies théâtrales
Écrire une comédie pour le théâtre

Poésie
Rimes orphelines

Nouvelles
Vous m'en direz des nouvelles

Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables sur ses sites :
https://jeanpierremartinez.net/
https://comediatheque.net/

Toutes les chansons de Jean-Pierre Martinez peuvent être librement écoutées sur son site :
https://jeanpierremartinezmusic.com/

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.

Paris – Février 2017
© La Comédiathèque - ISBN 978-2-37705-081-9
Ouvrage téléchargeable gratuitement.